

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nécrologies

Gilles Archambault

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1985). Nécrologies. *Liberté*, 27(4), 119–120.

GILLES ARCHAMBAULT

NÉCROLOGIES

Ah, ces jours où l'on se voudrait manche à balai ou poignée de porte au Vatican! On ne s'aime pas, on s'estime à peine bon pour une mention dans un communiqué de l'Union des écrivains.

J'ai été dans ces dispositions, il y a peu. Si je n'avais eu pour me consoler la pensée de mon décès éventuel, je ne sais ce que je serais devenu. Car c'est beau, la mort d'un écrivain. Du coup, son œuvre devient définitive. A condition bien sûr qu'il ait pris soin de détruire sa correspondance, qu'il ait veillé à ce que ses tiroirs soient vides de tout inédit.

Je me vois déjà rendant mon dernier soupir. Etendu dans mon lit douillet, les jambes délicatement écartées, je râlerai avec distinction. Ma veuve sera éplorée. Quelques-unes des personnes admises à mon chevet regretteront que dans cette opération il n'y ait jamais de rappel.

Je me détache avec peine de cette image qui me bouleverse, pour aller dans des ailleurs plus troublants encore. Que dira-t-on de moi et de mes livres dans les gazettes populaires? Je ne verrai rien de tout cela, perdu que je serai dans la contemplation du néant, mais je donnerais bien cinq minutes d'orgasme (pas plus) pour lire les brèves chroniques nécrologiques qu'on publiera alors.

La fausse modestie qui a toujours été mon lot me commande la prudence. Il est peu probable que *La Presse* ajoute ce jour-là un cahier spécial ou que le ministre des Affaires culturelles parle de moi à l'Assemblée nationale. Mais si je n'ai pas droit à un

peu de cette hypocrisie bienveillante qui salue la mort d'un écrivain, j'estimerai avoir été roulé. Il y a belle lurette que je préfère les mensonges qui font du bien à la vérité qui fait mal.

De mon vivant, j'ai fini par accepter d'être tenu pour presque rien. Je me suis habitué à ce que mes livres soient peu lus, mal compris. Des critiques, j'en ai vu de tous les genres, des exquis comme des exécra-
bles, des naïfs comme des hargneux, des bourgeois comme des humiliés, des tâtilons comme des pressés. Je n'attends plus d'eux qu'une bienveillance posthume. Qu'ils me donnent une journée de félicité, une seule, et je me sentirai bien dans mon suaire.

La pire chose qui pourrait m'arriver serait de vivre trop longtemps. Quelle tragédie si, au jour de ma mort, on avait oublié jusqu'à mon existence. Comme j'ai l'intention de peu écrire pendant les années qui viennent, que je prévois vivre à l'étranger, les jeunes chroniqueurs ne connaîtront pas mes livres. Que serai-je pour eux sinon un vieux monsieur qui n'a jamais fait la tournée des cégeps et qui n'a jamais dit d'une dame qui écrit des livres qu'elle est une écrivaine?

Vienne ce temps où je ne serai plus là pour nuire à mes livres. Cette satanée maladresse qui m'a toujours porté à dénigrer mes puissants ouvrages aura disparu à son tour. J'ose à peine l'écrire, mais j'ai hâte de mourir pour voir ça. Surtout n'envoyez pas de fleurs. Un article de journal suffira.